

## La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques

Nathalie Barrandon

*École des hautes études hispaniques*

199

L'utilisation du latin et des pratiques épigraphiques italiennes est un indice de la romanisation des sociétés ibériques et celtibériques<sup>1</sup>. Mais les populations de la péninsule Ibérique ont utilisé pendant longtemps leur propre écriture. Dans les régions de langue ibérique, on connaît plusieurs milliers d'inscriptions datées entre le 5<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Les Celtibères, quant à eux, utilisèrent l'écriture des Ibères à partir du 11<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Leur corpus épigraphique est restreint, puisque nous n'avons qu'un peu plus d'une centaine d'inscriptions en langue celtibérique.

Dans l'ensemble de l'Hispanie citérieure, la pratique de l'inscription funéraire n'a laissé que peu de traces. Un peu plus d'une soixantaine d'inscriptions, essentiellement localisées au nord-est, entre Sagonte et Ampurias, pourraient avoir appartenu au registre funéraire.

L'intérêt porté à l'épigraphie indigène en général et aux inscriptions funéraires en particulier a suscité en Espagne une production scientifique récente de très grande qualité, qui est à la base de notre travail<sup>2</sup>. Dans l'espoir de nouvelles découvertes qui enrichiront le corpus, nous n'apportons pas ici des conclusions qui se voudraient définitives. Il s'agit davantage de présenter une typologie des inscriptions funéraires ibériques et celtibériques et d'ouvrir des axes de réflexion qui, nous l'espérons, trouveront quelques réponses dans des travaux ultérieurs.

<sup>1</sup> Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à J. de Hoz, pour ses réponses à mes questions et son éclairage scientifique, P. Le Roux et P. Moret pour leurs relectures attentives et leurs suggestions, J.-M. Roddaz pour son soutien permanent. J'assume cependant totalement le contenu final de cet article.

<sup>2</sup> ARASA I GIL, 2001, BELTRÁN LLORIS, 1995, DE HOZ, 1986, 1993 et 1995, OLIVER FOIX, 1995, UNTERMANN, 1984, 1990 et 1997, et VELAZA FRIAS, 1996.

La compréhension des langues ibérique et celtibérique, donc des inscriptions funéraires, demeure incertaine. Pour résoudre les difficultés rencontrées, la tentation est de procéder par comparaison avec l'épigraphie latine. Mais cela sous-entend que la pratique de l'inscription funéraire, chez les Ibères et les Celtibères, serait née ou aurait évolué sous l'influence de celle des Italiens. Il nous a donc semblé pertinent, dans un premier temps, de reprendre le dossier des inscriptions funéraires latines républicaines et, si nécessaire, du début de l'Empire, pour mieux appréhender la part des liens entre ces trois cultures lors de l'analyse du corpus des inscriptions funéraires ibériques et celtibériques.

#### Les inscriptions funéraires latines

L'épigraphie latine de la période républicaine a laissé peu de traces en Hispanie Citérieure. Les textes les plus connus sont ceux qui émanent de l'administration romaine. À l'époque augustéenne, on commence à voir apparaître des dédicaces de monuments, des inscriptions religieuses, des formules d'exécration. Mais l'épigraphie funéraire latine, en Hispanie, est exceptionnelle pendant la période concernée. Deux explications sont généralement données : la faiblesse de l'émigration italienne, au moins jusqu'aux guerres civiles, et l'« explosion épigraphique » à l'époque augustéenne. Si l'on considère les inscriptions de Sagonte, Tarraco, Ampurias, villes où les contacts avec les Italiens étaient anciens et relativement importants, les corpus épigraphiques présentent des chronologies différentes. Sachant qu'une datation précise est rarissime pour une inscription funéraire, notre présentation des inscriptions latines de Citérieure tient aussi compte des inscriptions datées de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.

Si on prend l'exemple de Tarraco, sur les vingt inscriptions datées de la période républicaine par G. Alföldy, 14 sont funéraires<sup>3</sup>, alors que nous n'avons aucune inscription funéraire entièrement en langue ibérique provenant de ce site. Parmi ces 14 inscriptions, trois appartiendraient peut-être à un même monument funéraire circulaire (*RIT* 6 et 10, perdue), quatre sont sur des plaques, mesurent entre 8 et 16 cm d'épaisseur (*RIT* 7, 8, 12 et 17), une est gravée sur une longue pierre rectangulaire horizontale (*RIT* 14), deux sur des stèles à la partie supérieure arrondie (*RIT* 11 et 16) et pour quatre autres, perdues, dont deux sont bilingues, nous ne connaissons pas le support (*RIT* 9 = *MLH* C.18.5, *RIT* 13, 15 et *RIT* 18 = *MLH* C.18.6). La datation républicaine est justifiée par le matériau employé et parfois par des archaïsmes linguistiques. Quatre inscriptions ne présentent que le nom du ou des défunts (*RIT* 6 et 10), parfois associés à *vivit* (*RIT* 8 et 14). Quatre inscriptions comportent le nom du défunt et la mention *hic situs est*, parfois sous des formes très archaïques (*RIT* 7 : *hic sita est*, *RIT* 11 : *hinc sita*, *RIT* 15 : *hing sitast*, *MLH* C.18.6 : *heic est*

<sup>3</sup> ALFÖLDY, 1975.

*situs/a*). Dans *RIT* 17 on a le nom d'un homme au nominatif, celui d'une femme au nominatif et *fecit viva*. Dans *RIT* 16, on a le nom du défunt, la mention *patromus* et, sous-entendu, *fecit*. L'inscription bilingue *MLH C.18.5* associe au texte ibère, *aretake, atinbelaur antalskar*, le nom d'une femme et sa profession en latin, au nominatif. On peut la considérer comme une défunte ou comme étant à l'origine de la dédicace, avec *fecit* sous-entendu. Enfin, dans une dernière inscription, *RIT* 12, on trouve le nom du défunt au datif, celui d'un affranchi au nominatif et *de suo faciendum coeravit*.

Dans le cas d'Ampurias, nous n'avons pas pris en compte les inscriptions trop fragmentaires ou qui pourraient être honorifiques. Neuf inscriptions funéraires sont datées de la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. ou de l'époque augustéenne<sup>4</sup>. Il n'y a que des inscriptions sur plaque, de marbre ou de calcaire. Les formulaires funéraires sont variés. On a par exemple le nom du ou des défunts seuls (*IRC* III, 79, 76 et 80 incomplètes) ; le nom du défunt et *H(ic) S(itus/a) E(st)* (*IRC* III, 73 et 85) ; les noms des défunts et leur lien de parenté, sachant que l'un deux s'est occupé de l'inscription (*IRC* III, 57, 97) ; le nom du défunt qui a associé son père et sa mère (*IRC* III, 46, 47 en application de son testament) ; le nom du défunt et *HIC* [-----] *FECIT*, où la mention du dédicant précédait peut-être *fecit*, à moins qu'on ait eu un autre défunt et *de suo fecit* (*IRC* III, 77).

En ce qui concerne les inscriptions d'Ampurias plus vaguement datées du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., on a par exemple le nom du ou des défunts seuls (*IRC* III, 182 incomplète) ; le nom du ou des défunts et *H(ic) S(itus/a) E(st)* (*IRC* III, 50, 73) ; le nom du dédicant au nominatif, celui du défunt au datif, avec ou sans lien de parenté (*IRC* III, 70 et 186) ; le nom de la défunte et *V(iva) H(oc) M(onumentum) H(eredem, -es) N(on) S(equetur) N(ec) L(ocus) S(epulturae)* (*IRC* III, 83), les noms du défunt au datif, celui d'un affranchi au nominatif, puis *PATRONO ET SIBI H.M.H.N.S.* (*IRC* III, 68), le nom du défunt, dit *puerus probus*, le nom d'une femme et la mention *MATERA F(aciendum) C(uravit)* (*IRC* III, 58) ou le nom du défunt, le nom d'une femme et la mention *VIXOR F(ecit) M(onumentum?)* et peut-être *SI]B]I* (*IRC* III, 118) ou *[VXOR?] EXS TESTAM[ENTO] FAC(iendum) [CVR(avit)?]* (*IRC* III, 67 = fragment d'une base d'autel réutilisée comme support d'une épitaphe). Il y a dans l'inscription *IRC* III, 120, datable du 1<sup>er</sup> siècle sans plus de précision, un nombre qui indiquerait l'âge du défunt. Mais à propos de l'inscription *IRC* I, 58, datable du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., les auteurs précisent que « l'indication de l'âge au décès invite à ne pas envisager la première partie de ce siècle »<sup>5</sup>.

Dans le cas de Sagonte, où l'on a conservé peut-être 13 inscriptions funéraires en langue ibérique, F. Beltrán ne date aucune inscription latine de la période républicaine et une seule de la période augustéenne, grâce à des

<sup>4</sup> FABRE, MAYER et RODA, 1991 b, n° 46, 47, 57, 73, 77, 78, 79, 80, 85 et 97.

<sup>5</sup> FABRE, MAYER et RODA, 1991 a, p.103.

archaïsmes linguistiques<sup>6</sup>. La nouvelle édition du *Corpus Inscriptionum Latinarum*<sup>7</sup> présente souvent une chronologie différente. Les supports sont essentiellement des plaques, mais il y a aussi quelques stèles. Sur plus de 150 inscriptions funéraires cinq seulement sont datées dans le *CIL* de l'époque d'Auguste et de Tibère (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 395, 396, 415 (incomplète), 427 et 503 (bilingue et incomplète)). Il n'y a, alors, que le nom du défunt au nominatif et dans un cas la mention *uxor*, lien matrimonial qui unit les deux défunts. Trente sont datées de l'époque julio-claudienne. Dans le dessein d'étudier les types de formules, on ne tiendra pas compte des inscriptions perdues et de celles, partielles, qui ne comportent que le nom du défunt. Il en reste alors dix-sept. Six n'ont que le nom du défunt (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 397, 402, 433, 470, 493 et 501). Le terme *viva* lui est ajouté dans une autre inscription (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 454). Dans deux cas, on a le nom et la formule *hic situs est* (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 445 et 498). Deux inscriptions complètes ont le nom du défunt et la mention de l'âge (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 414 et 463) et quatre autres présentent les mêmes caractéristiques mais sont perdues ou partielles (*CIL* II<sup>2</sup>/14, 458, 459, 482 et 502). L'inscription 14, 458 comporte le nom d'un défunt, *h.s.e*, l'âge, le nom d'une défunte et son âge. L'inscription 14, 537 est similaire : nom du défunt, âge, *h.s.e*, nom de la défunte, âge. Enfin, il y a dix-sept inscriptions datées du premier siècle de notre ère sans plus de précision — en général parce qu'elles sont perdues — pour lesquelles l'étude de la pierre et des caractères ne peut pas être effectuée. Elles ne sont donc guère utilisables ici, sauf 14, 407 dont le formulaire est très complet et qui est plutôt datable de la deuxième moitié du siècle — *v(ivi), f(ecerunt)*, nom du défunt au nominatif, nom de la défunte au nominatif, *uxor, in suis hortis siti sunt, HMMNS, in f.p. XXIII, in a.p. XX* —, mais que la forme *hortis* pousse cependant à dater au plus tard du milieu du siècle. Ainsi, dans le cas de Sagonte, il n'y aurait pas d'inscriptions latines de la période républicaine. Celles du début de l'Empire ont un formulaire funéraire très simple avec seulement le nom du défunt inscrit. Ensuite, dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, on retrouve les formules *hic situs est* et/ou l'âge du défunt.

Dans le sud de la Péninsule, on a conservé un plus grand nombre d'inscriptions funéraires latines. Dans le cas de Carthago Nova<sup>8</sup>, pour la fin de la République et l'époque augustéenne, ont été retrouvées uniquement des inscriptions funéraires sur plaque de calcaire, comportant souvent des moulures. Mais deux inscriptions pourraient avoir appartenu à des stèles (n° 167 et 180). La majorité présente le nom du défunt au nominatif. Une des caractéristiques de Carthago Nova est l'utilisation courante des expressions *salve, ave* et *vale*. Moins nombreux, mais non négligeables, sont les textes indiquant que le

<sup>6</sup> BELTRÁN LLORIS, 1980, p. 99, n° 83.

<sup>7</sup> *CIL* II<sup>2</sup>/14, fasc. 1, 1995.

<sup>8</sup> Abascal Palazzón et Ramallo Asensio, 1997. Voir aussi Abascal Palazzón, 1995 et Pena Gimeno, 1999.

monument à été fait par le défunt et pour les siens ou d'après testament. On trouve aussi quelques variantes, archaïques ou non, de l'expression *hic situs est*. Les mesures de la tombe apparaissent une fois (n° 84). L'âge du défunt apparaît une fois, dans une inscription d'un père en l'honneur de sa fille (n° 171). Dans cinq inscriptions il y a un poème ou des hommages en l'honneur du défunt. Une inscription est destinée à un frère et à une sœur, le lien de parenté étant indiqué par le terme *soror* (n° 148).

En Bétique, où les inscriptions funéraires latines ont été étudiées par A. U. Stylow, les plaques étaient aussi utilisées que les stèles<sup>9</sup>. Les supports sont des pierres locales pauvres, et à partir d'Auguste apparaît le marbre. Le formulaire le plus simple et le plus ancien ne comprend que le nom du défunt. Dès les origines, on retrouve aussi *hic situs est*, les limites du lieu consacré et *salve*; ce dernier élément n'aurait pas dépassé les premières décennies du premier siècle de notre ère. À l'époque augustéenne apparaît la mention de l'âge. Ces caractéristiques rappellent celles d'Ampurias, de Carthago Nova et, comme nous allons maintenant le voir, de l'Italie républicaine.

203

Les inscriptions d'Italie à l'époque républicaine peuvent être gravées sur des plaques, sur des urnes ou sur des stèles d'environ 60 à 90 cm de haut et 20 cm de large dont la partie supérieure est généralement arrondie<sup>10</sup>. Moins d'un cinquième des stèles répertoriées a une taille supérieure à un mètre, mais la partie inférieure des stèles peut avoir été cassée. Les rares stèles ornées représentent des figures humaines, avec toge. Elles s'apparentent à un type de décor récurrent pendant la période impériale. Le texte est pratiquement toujours situé dans la partie supérieure de la stèle et n'est jamais souligné, ni entouré de lignes. Les pierres utilisées sont essentiellement le calcaire et moins fréquemment le marbre, dans le cas notamment de plaques. Quant au formulaire, il est en général très simple. À Rome, dans la nécropole de la *Via Marsala*, en grande majorité, le nom du défunt apparaît seul<sup>11</sup>. Dans celle de la *Via Aurelia*, on a très souvent, en plus du nom du défunt, les chiffres qui indiquent les limites du lieu consacré. Une seule inscription a la formule *v(icit) [a(nnis)] XXII*, le nom au nominatif et *sepulchrum et titulum de suo*. On a aussi des formules diverses comme *ex testamento arbitrato, fecit sibi et suis posterisq(ue) eor(um)*<sup>12</sup>. Pour quarante-huit autres inscriptions romaines<sup>13</sup>, de provenances diverses, seize ne comportent que le nom du défunt au nominatif et parfois le lien de parenté entre plusieurs défunts; vingt-trois y ajoutent les mesures de la tombe; six seulement ont un formulaire plus original,

<sup>9</sup> STYLOW, 2002 et STYLOW 1995.

<sup>10</sup> Cette typologie repose sur une étude faite à partir de *ILLRP*<sup>2</sup>.

<sup>11</sup> *ILLRP*<sup>2</sup>, n° 1 à 6.

<sup>12</sup> *ILLRP*<sup>2</sup>, n° 7 à 35.

<sup>13</sup> *ILLRP*<sup>2</sup>, n° 36 à 99.

dont deux avec le nom du défunt et *vixit annis-oss*<sup>14</sup>, une avec un nom masculin au nominatif (dédicant ?) et un nom féminin au datif suivi de *uxori*<sup>15</sup>, une inscription ne présente qu'*ossa*, le nom de la défunte et sa profession<sup>16</sup>, à une reprise on a la formule *ex testamento arbitrato illius*, qui appartient essentiellement à la période impériale<sup>17</sup>, enfin une dernière inscription nous donne le nom de deux femmes et l'abréviation de *hic sitae filiae bonae*, puis un autre nom et les mesures de la tombe<sup>18</sup>. Il existe aussi deux inscriptions, de Praeneste et de Capoue, dans lesquelles le lien de parenté entre les défunts et celui qui a fait faire la dédicace est indiqué<sup>19</sup>. Une dernière inscription, de Minturnae, plus détaillée, mentionne un couple, signalé par *uxor*, dont les noms sont précédés de *vivit*, un poème et *vale* en final<sup>20</sup>.

Dans plus d'une soixantaine de cas tirés des *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae* de A. Degrassi, n'est inscrit que le nom du défunt. Le lien matrimonial entre un défunt et une défunte est exprimé à sept reprises<sup>21</sup>. Dans quatorze inscriptions on trouve le nom du défunt et *heic situs/a est, ossa heic sita sunt* ou des formules similaires<sup>22</sup>. Dans neuf autres cas lui sont associés d'autres éléments du formulaire funéraire ou des qualificatifs des défunts<sup>23</sup>. Dix-sept inscriptions comportent les formules *de suo fecit* ou *coeravit*<sup>24</sup>, avec dans un seul cas *mater fecit*<sup>25</sup>. Les références aux mesures de la tombe sont inscrites dans treize cas<sup>26</sup>. Les formules *ave*, *vale* et *salve* sont dans onze inscriptions<sup>27</sup>. L'âge du défunt se retrouve six fois<sup>28</sup>. La référence au testament et aux héritiers n'apparaît que dans trois inscriptions<sup>29</sup>. Une trentaine d'inscriptions comportent de longs poèmes en hommage au défunt. Il n'y a donc pas de formulaire unique. Ces différences semblent dépendre des habitudes des ateliers; ainsi, dans la nécropole de Praeneste, on trouve le nom du défunt, parfois avec un autre nom au génitif et un lien de parenté (*uxor, mater, filius, pater*) ou à *vale*<sup>30</sup>.

<sup>14</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 50 et 63. Les deux inscriptions sont sur un socle en forme de parallélépipède, sur lequel repose une colonne. Sont-ils du même atelier ? Leur provenance est dite inconnue.

<sup>15</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 65.

<sup>16</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 46.

<sup>17</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 40.

<sup>18</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 73.

<sup>19</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 109 et 115.

<sup>20</sup> ILLRP<sup>2</sup>, n° 120.

<sup>21</sup> ILLRP, n° 795, 796, 813, 853, 867, 943 et 920 (*sua amantisiumae*).

<sup>22</sup> ILLRP, n° 427, 783, 784, 827, 912, 921, 922, 925, 928, 930, 931, 935, 937 et 942.

<sup>23</sup> ILLRP, n° 808, 819, 821, 929, 931, 932, 933, 935, 936, 938 et 979.

<sup>24</sup> ILLRP, n° 785, 799, 800, 809, 917, 921, 922, 926, 929, 940, 945, 948, 949, 950, 965 et 970.

<sup>25</sup> ILLRP, n° 919.

<sup>26</sup> ILLRP, n° 792, 794, 798, 811, 818, 914, 9278, 938, 940, 941, 946, 951 et 976.

<sup>27</sup> ILLRP, n° 780, 799, 819, 821, 853, 934, 943, 960, 961, 962 et 965.

<sup>28</sup> ILLRP, n° 793, 809, 933, 936, 978 et 980.

<sup>29</sup> ILLRP, n° 929, 951 et 952.

<sup>30</sup> ILLRP, pp. 214-220, n° 843 à 872.

Ainsi, ce survol des inscriptions latines républicaines ou du début de la période impériale nous montre une plus grande hétérogénéité en Italie en ce qui concerne le formulaire, même si très majoritairement celui-ci ne comprenait que le nom du défunt, et parfois un lien de parenté entre plusieurs défunts. *Hic situs est*, ou des formules similaires, et les mesures de la tombe sont des éléments du formulaire assez courants. D'autres informations peuvent être présentes comme *de suo fecit*, l'âge du défunt ou des formules de salutation ou d'adieu, mais en faible quantité et sans que l'une de ces informations domine les autres. En ce qui concerne le support, les tables coexistent avec les stèles. Celles-ci ont généralement un sommet arrondi, et dans ce cas le texte commence toujours à l'extrémité supérieure de la stèle. Les matériaux sont essentiellement le calcaire et parfois le marbre. En Bétique et à Carthago Nova, les conclusions sont similaires pour le formulaire, mais il n'y a pas de stèles retrouvées à Carthago Nova et les formules *salve*, *vale* et *ave* y sont très souvent inscrites.

Dans les autres grandes cités d'Hispanie Citerieure, le formulaire simple domine, avec seulement le nom du défunt et parfois *Hic situs est*. L'âge du défunt et la mention du dédicant n'apparaissent pas avant la période augustéenne. Mis à part un exemple, les mesures de la tombe ne sont jamais présentes, ce qui est logique étant donné la quasi-absence de stèles. Ces inscriptions latines apparaissent essentiellement à la fin de la république, voire à la période augustéenne. Si elles ont pu être un modèle pour les inscriptions en langues ibérique et celtibérique, cela ne fut possible qu'à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

#### Contexte et aspects formels des inscriptions ibériques et celtibériques

La culture épigraphique des Ibères s'intègre parfaitement dans le contexte plus large d'une culture épigraphique méditerranéenne d'origine hellénistique, dite parfois archaïque<sup>31</sup>, de caractère essentiellement privé, où l'inscription honorifique tient une place faible et peut-être tardive. Il n'y a aucune certitude sur la chronologie des inscriptions funéraires ibériques. Le tableau joint en annexe synthétise les informations disponibles sur ces inscriptions<sup>32</sup>.

Quatre inscriptions sont susceptibles d'être datées de la période préromaine. Une inscription ibérique trouvée dans le sud de la France, à Pech Maho (n° \*50), est datée du premier tiers du 11<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Elle a été retrouvée dans un secteur public lié à des manifestations d'ordre culturel et qui comprend la tombe d'un chef, ce qui incite à placer cette inscription parmi les

<sup>31</sup> BELTRÁN LLORIS, 1993.

<sup>32</sup> Dans la suite de l'article, les numéros entre parenthèses correspondent aux numéros attribués dans ce tableau en annexe (pp. 220-233). Les numéros précédés d'un astérisque correspondent aux inscriptions dont le caractère funéraire est incertain.

inscriptions funéraires. Mais elle se trouve sur la tranche d'une cuve, qu'Y. Solier interprète comme étant une possible vasque destinée à des pratiques cultuelles<sup>33</sup>. L'inscription, gravée sur un bloc de pierre, trouvée dans une tombe de Corral de Saus (n° 52) serait, selon I. Izquierdo<sup>34</sup> reprenant J. de Hoz<sup>35</sup>, une stèle funéraire préromaine. Elle appartiendrait à la phase ancienne de la nécropole (fin du v<sup>e</sup> - première moitié du iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Selon J. de Hoz, l'inscription, étant en langue ibérique méridionale, ne peut être postérieure au début du iii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Mais seul le contexte archéologique invite à placer l'inscription dans un registre funéraire. Une autre inscription sur stèle décorée fut trouvée lors des fouilles de La Alculdia - Elche (n° 53), dans une couche datée du v<sup>e</sup>-iii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Mais la chronologie de la stratigraphie de ce site est très discutable. De plus, il est difficile de voir, dans ce texte, le nom d'une personne. Enfin, une inscription d'Ensérune (n° 51) est datée par J. Untermann, d'après l'écriture mais avec des réserves, du iii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Cependant, si on peut y reconnaître des noms de personnes, l'objet serait trop épais pour être une stèle funéraire. Sa destination reste indéterminée<sup>36</sup>.

206

L'idée que la pratique de l'inscription funéraire se serait développée avant la présence romaine dans la Péninsule reste envisageable, mais les incertitudes pesant sur chacune des inscriptions concernées ne permettent pas de l'affirmer. De plus, on ne peut pas établir une chronologie fine sur son évolution, ni en fixer un terminus *ante quem*. En effet, mise à part celle de Guissona-lesso (n° 10), fondation romaine *ex novo* de la fin du ii<sup>e</sup> - début du i<sup>er</sup> siècle avant J.-C., et celle d'Ampurias (n° 71)<sup>37</sup>, trouvée dans un dépôt daté entre 80 et 40 avant J.-C., la majorité des inscriptions funéraires ont été soit mises au jour avant le xx<sup>e</sup> siècle, soit découvertes fortuitement. Si on assimile la fin des inscriptions funéraires en langue ibérique à celle d'autres pratiques épigraphiques, il est à noter que dans le catalogue de J. Untermann ne figure aucun graffiti ibérique sur sigillée. Depuis, un seul, bilingue, a été trouvé à Tossal de Manises<sup>38</sup>. Mais les inscriptions sur campanienne étant très nombreuses, un unique exemple d'inscription sur sigillée en fait un phénomène résiduel. La fin des légendes monétaires en langue ibérique et la pratique des légendes bilingues sont à dater de la deuxième moitié du i<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Il semble donc raisonnable de placer l'arrêt de l'utilisation de l'écriture ibérique à cette période, sachant que celle-ci dut être progressive. On peut néanmoins considérer, étant donné le nombre d'inscriptions retrouvées, que la culture épigra-

<sup>33</sup> SOLIER, 1968.

<sup>34</sup> IZQUIERDO, 2000, pp. 288-292.

<sup>35</sup> De Hoz, 1995, p. 60.

<sup>36</sup> UNTERMANN, 2000.

<sup>37</sup> Pour l'inscription d'Ampurias, voir AQUILUÉ et VELAZA FRIAS, 2001.

<sup>38</sup> VELAZA FRIAS, 2001 a.

phique en Ibérie était très développée, même si l'épigraphie funéraire n'est pas le type d'épigraphie ibérique le plus répandu. Dans ces conditions, l'idée d'une influence latine sur les inscriptions funéraires en langues ibérique et celtibérique pose un problème de chronologie. En effet, si ces inscriptions sont antérieures au milieu du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., on ne peut leur chercher un modèle latin qu'en Italie ou dans le sud de la Péninsule.

L'épigraphie en langue celtibérique a un parcours différent. Elle coïncide avec la présence romaine. Cependant une influence ibère sur l'évolution de l'écriture de la langue celtibérique a été mise en évidence par J. de Hoz. Elle aboutit à deux types, le celtibérique occidental et le celtibérique oriental<sup>39</sup>. On trouve, contrairement à l'Ibérie, une utilisation importante du bronze, support typiquement romain. Les tessères d'hospitalité sont une autre particularité celtibérique. En tout, seule une centaine d'inscriptions ont été retrouvées. L'espace et le temps sont bien sûr plus restreints qu'en Ibérie, mais dans l'ensemble il semble qu'on puisse dire que la culture épigraphique celtibère, plus récente, se développa moins, même s'il faut garder présent à l'esprit qu'en Celtibérie peu de sites ont été fouillés. Le corpus des inscriptions honorifiques celtibériques ne compte qu'une pierre taillée grossièrement qui peut avoir été une borne à El Pedregal (MLH K.4.1) et les neuf inscriptions funéraires répertoriées dans le tableau en annexe. La carte nous montre une concentration des inscriptions funéraires dans un espace centré autour de Numance. Est-ce dû au hasard des découvertes ? Il n'est pas possible de donner une chronologie précise de ces inscriptions, mais celle de Iuliobriga (n° 63), de par sa localisation et l'utilisation de l'alphabet latin, est à placer au début de la période impériale.

207

Malgré l'utilisation de langues différentes, l'étude du support et des décors peut être faite simultanément. On a recensé à ce jour un peu plus d'une soixantaine d'inscriptions funéraires indigènes, dont neuf seulement en langue celtibérique. Elles se répartissent entre trente-six localités, essentiellement dans la Basse vallée de l'Èbre, la région de Valence et le Haut Duero. Dans l'ensemble, l'onomastique indigène est suffisamment bien connue pour qu'on puisse repérer dans un texte les noms de personnes. En langue ibérique, quelques mots semblent caractéristiques d'un formulaire funéraire. Le support peut aussi permettre de définir une inscription comme étant funéraire. Il y a cependant beaucoup d'incertitudes, notamment dans le cas de pierres perdues ou très fragmentaires (plus d'une vingtaine), peu utilisables.

Les stèles funéraires décorées avec inscriptions sont au nombre de douze. Elles sont toutes de grande taille, souvent plus d'un mètre de haut. En Ibérie, on recense une inscription sur stèle anthropomorphe, celle de Mas de Barberán (n° 31)<sup>40</sup>. Les autres stèles ont la forme d'un parallélépipède, parfois très

<sup>39</sup> DE HOZ, 1986.

<sup>40</sup> ARASA I GIL et IZQUIERDO, 1998.

allongé comme celles de Baetulo (n° 2 et 4)<sup>41</sup> et de Barcino (n° 5). En Celtibérie, elles ont une forme de disque (n° 58 et 59). Dans quatre cas, le texte n'est pas prévu dans la composition initiale. En général le décor tient une place plus importante que le texte. Dans la moitié des cas, le texte ne comprend que le nom du défunt. En ce qui concerne le décor, le registre animalier et guerrier, dominant, se retrouve dans l'ensemble de l'Hispanie Citerieure. Les stèles du Bas Aragon, dont une seule contient une inscription, forment un groupe cohérent bien mis en valeur par F. Marco Simón<sup>42</sup>. Les éléments géométriques et célestes existent uniquement en pays ibère (n° 2, 5 et 19). Ils expriment des conceptions religieuses qui ne sont pas l'apanage des Ibères, mais qui ne résultent pas de la présence italienne dans la Péninsule<sup>43</sup>. Dans tous les cas on ne peut pas apporter de conclusion particulière en ce qui concerne les inscriptions funéraires des stèles décorées, sachant qu'on ne connaît que douze cas. Il est clair qu'elles ne représentent qu'une minorité conservée de l'épigraphie funéraire et qu'elles se situent dans la continuité, du point de vue du décor, des stèles anépigraphes de tradition indigène<sup>44</sup>.

208

Les stèles, plaques et fragments avec inscription, mais sans décor, sont majoritaires bien que de nombreux fragments de stèles puissent avoir appartenu à des stèles en partie décorées. Dix inscriptions sont ou semblent être sur plaques<sup>45</sup>, trente-six inscriptions sont assurément sur des stèles. Cette proportion contraste nettement avec celle des inscriptions latines d'Hispanie Citerieure. Seule une quinzaine de stèles ou fragments suffisamment importants peuvent servir comme base d'une typologie en ce qui concerne la forme et la composition. Les stèles ont, dans l'ensemble, la forme d'un parallélépipède d'une hauteur supérieure à 50 cm. Cinq stèles ont une hauteur conservée supérieure à un mètre<sup>46</sup>. La majorité des stèles a une partie supérieure plus ou moins arrondie ou biseautée<sup>47</sup>.

Nous avons six inscriptions dites sur marbre noir, trois trouvées à Sagonte et trois à Alcalá de Chivert (n° 25, 26 et 27), hors contexte archéologique. Elles sont toutes perdues, au moins depuis l'époque de Hübner. Il est possible que

<sup>41</sup> Pour les inscriptions de Baetulo (n° 3 et 4), voir COMAS *et al.*, 2001.

<sup>42</sup> MARCO SIMÓN, 1978.

<sup>43</sup> Voir pour le cas de la lune, CUMONT, 1942, pp. 177-252.

<sup>44</sup> Une étude complète des décors et supports a été faite dans ARASA I GIL et IZQUIERDO, 1999.

<sup>45</sup> Ampurias (n° 1), E.8.1 (n° 15), E.3.3 (n° 27) et peut-être E.3.1 et 2 (n° 25 et 26), E.11.4 (n° 36) et 5 (n° 37), fragmentaires, F.11.6 (n° 38), G.17.1 (n° 54), K.8.1 (n° 55), d'après le dessin.

<sup>46</sup> Baetulo (n° 3), C.10.1 (n° 6), Guissona (n° 10), D.2.1 (n° 11) et E.5.1 (n° 30). Pour l'inscription de Guissona voir GUITART *et al.*, 1996.

<sup>47</sup> Baetulo (n° 3), Cívit (n° 9), Guissona (n° 10), E.2.1-2-3 (n° 21, 22 et 23), Bell-Lloc (n° 28), F.5.1 (n° 30), Balaguera (n° 32), F.11.13 (n° 40), E.14.1 (n° 47) et K.23.1 (n° 62). Pour la typologie des formes des stèles on se reportera à ARASA I GIL et IZQUIERDO, 1999, p. 289, fig. 13. Pour l'inscription de Cívit voir VELAZA FRIAS, 1993. Pour l'inscription de Bell-Lloc voir ARASA I GIL, 1999. Pour l'inscription de Balaguera voir ARASA I GIL, 2001, pp. 145-149.

ce « marbre noir » fût plutôt un calcaire sombre<sup>48</sup>. L'utilisation du marbre est donc une rareté sujette à beaucoup d'incertitudes. Elle refléterait, cependant, quelle que soit la fonction de l'inscription, une indéniable influence romaine, localisable sur la côte. Tous les autres cas sont des pierres locales, calcaire ou grès.

Contrairement à celles des stèles latines, les inscriptions ne commencent pas systématiquement à l'extrémité supérieure de la stèle<sup>49</sup>. On peut noter que les trois inscriptions d'Alcalà de Xivert (n° 25, 26 et 27) sont loin d'occuper l'ensemble du support, ce qui est surprenant pour des plaques. Le texte semble avoir occupé l'ensemble de la stèle dans quatre cas<sup>50</sup>. Les inscriptions sont courtes avec majoritairement une à quatre lignes et moins de cinq mots<sup>51</sup>. Les supports sont, en général, soigneusement lissés. Le soin apporté pour graver les caractères est inégal, mais ils sont la plupart du temps bien ordonnés. Dans dix inscriptions<sup>52</sup>, des traits fins entourent, soulignent ou surlignent le texte. Toutes ces inscriptions, sauf celle de Fraga (n° 12), proviennent du Pays Valencien et peut-être d'Ibiza, mais toutes les inscriptions de cette région n'ont pas forcément cette caractéristique, qui peut être considérée comme un moyen de mieux aligner les caractères. Dans deux inscriptions sur stèle<sup>53</sup>, le texte est partiellement ou entièrement circonscrit dans un cartouche, ce qui est assez rare dans le cas des stèles de l'Italie républicaine ou des plaques d'Italie et d'Hispanie, qui peuvent cependant avoir des moulures. On peut donc noter qu'à la différence des inscriptions latines, les textes des inscriptions en langues ibérique et celtibérique peuvent être centrés et qu'un nombre relativement important, en Pays Valencien, a des lignes de guidage.

Un peu moins de la moitié des inscriptions funéraires a une ponctuation qui peut être composée d'un, de deux, voire de trois points. On trouve aussi un trait en Constètanie, une petite croix de Saint-André pour une inscription de Sagonte (n° 40) et, à Guissona (n° 10), un triangle, similaire à ceux des inscriptions latines de la côte. Mais sur vingt-sept inscriptions concernées, l'utilisation de ponctuation pour séparer chacun des mots, sans un changement de ligne, ne se fait que dans quatorze cas seulement<sup>54</sup>. Cette pratique peut être

<sup>48</sup> VELAZA FRIAS, 2001 b.

<sup>49</sup> Cinq cas se distinguent : Bell-Lloc (n° 28), F.11.1, 3, 13 et 15 (n° 33, 35, 40 et 42).

<sup>50</sup> C.10.1 (n° 6, 7 lignes), F.13.1 (n° 46, 11 lignes), X.0.1 (n° 49) et K.16.1 (n° 61).

<sup>51</sup> Les exceptions notables sont les inscriptions de Civit (n° 9), X.0.1 (n° 49) et d'Ibiza (n° 61), qui ont 5 lignes, celles de Fraga (n° 12) et Sinarcas (n° 47), qui ont 6 lignes et celle de Liria (n° 46) qui a 11 lignes.

<sup>52</sup> D.10.1 (n° 12), E.8.1 (n° 15), F.2.2 (n° 22), F.3.1, 2 et 3 (n° 25, 26 et 27), F.4.1 (n° 29), Mas de Barberán (n° 31), F.14.1 (n° 47) et K.16.1 (n° 61).

<sup>53</sup> Guissona (n° 10) et F.9.1 (n° 18).

<sup>54</sup> Baetulo (n° 3), C.18.5 (n° 7), C.18.6 (n° 8), Guissona (n° 10), D.10.1 (n° 12), D.12.1 (n° 13), décorée, E.9.1 (n° 18), F.5.1 ? (n° 30), F.11.1-3-4-5-6 (n° 33, 35, 36, 37 et 38) et K.8.1 (n° 55). Il faut tenir compte du fait que certaines de ces inscriptions sont incomplètes.

assimilée à celle des inscriptions latines, mais on note qu'elle est relativement rare. L'utilisation des triangles et de la croix de Saint-André résulte quant à elle, sans aucun doute, d'une imitation des pratiques italiennes. Mais l'utilisation de deux ou trois points, attestée dans plus de la moitié des cas, ne peut pas être attribuée à l'influence latine. Les seules inscriptions avec décor qui ont des ponctuations sont celles de la Vispesa (n° \*13 et \*14), qui ne sont pas assurées d'être funéraires, et celles de Bactulo (n° 4) et de Fraga (n° 12), qui se démarquent par la prédominance du texte sur le décor. L'utilisation probable d'abréviations, dans des inscriptions de Sagonte (n° 33 et 36, auxquelles on peut ajouter les n° 41 et 43, qui ne sont peut-être pas funéraires) et dans celle de Guissona (n° 10), procéderait aussi de l'influence latine. Il n'y a pas de corrélation entre l'emploi du marbre, si c'était effectivement du marbre, et de ponctuation, sauf pour le numéro 38 ; ni entre celui du marbre et celui d'abréviations<sup>55</sup>.

En somme, la majorité des inscriptions sont disposées sur des stèles, assez hautes et dont la partie supérieure est souvent arrondie. Le texte peut être centré et parfois encadré ou souligné, ce qui alors distingue nettement les stèles ibériques et celtibériques des stèles républicaines latines. L'utilisation du marbre et les abréviations sont rares, contrairement à l'usage des ponctuations, même si généralement ce dernier n'est pas systématique dans une inscription et si sa nature présente parfois une certaine originalité.

#### Les formulaires funéraires ibériques et celtibériques

En ce qui concerne le contenu de l'inscription, il faut distinguer l'Ibérie de la Celtibérie puisque nous avons là deux langues totalement différentes. Il est impossible d'établir une typologie de l'épigraphie funéraire de langue celtibérique avec seulement neuf inscriptions, dont une de Clunia (n° 60) qui est inutilisable. Deux fragments de stèles (n° 56 et 62) et les deux inscriptions décorées de Clunia (n° 58 et 59) ne donnent qu'un seul nom. La pierre de Turiaso (n° 55) présente à la première ligne un nom féminin *mata*, puis *abilliko*, qui est un nom de famille au génitif singulier, mais les deuxième et troisième lignes sont sans réponse certaine. La stèle la plus intéressante est conservée à Ibiza (n° 61), mais elle a pu provenir d'une autre région. C'est une stèle de calcaire de 31 cm de hauteur, 27 cm de largeur et 6,5 cm d'épaisseur, trouvée hors contexte archéologique. La surface a été lissée avec soin. L'inscription, presque centrée, se compose de cinq lignes réglées, les trois premières sont séparées par un trait fin, les deux dernières sont entourées de deux traits fins. La langue est sans aucun doute celtibérique de type oriental. On a une présentation complète du défunt. *Tirtanos* est un nom au nominatif singulier,

<sup>55</sup> Pour ces trois thèmes il est indéniable que des conclusions ne peuvent être apportées sur l'influence romaine que dans le cadre d'une étude sur l'ensemble des inscriptions ibériques.

*abulokum* est un nom de famille au génitif pluriel, *letontunos* est le nom du père au génitif singulier, *ke* est l'abréviation de *kentis* qui signifie « fils », *belikios* est l'*origo* au nominatif singulier. On a donc ici un Celtibère, Tirtanos Abulokos, fils de Letontu, originaire de Belgio, qui fut peut-être enterré à Ibiza. Il peut s'agir d'un marchand ou d'un artisan, qui était accompagné au moins d'un autre Celtibère qui a rédigé la stèle après sa mort. La présentation de cet individu est exceptionnellement détaillée pour un Celtibère. Elle a pour parallèle certaines tessères d'hospitalité (par exemple *MLH K.o.2*, non localisée), ce qui pourrait traduire une influence italienne.

Il n'est pas assuré que la dalle de pierre de Langa de Duero (n° 57) soit une stèle, à cause de sa forme grossière mais surtout à cause de son contenu. Le nom du défunt, *Retukeno*, est un génitif singulier celtibérique de la forme latinisée *Rectugenus*, mais *esto* et *\*\*beltis* ou *\*\*keltis* sont sans réponse : éléments de nom ou de formulaire ? J. Arenas, P. de Bernardo, M. C. Gonzáles et J. Gorrochategui présentent une nouvelle lecture de cette inscription<sup>56</sup>. De manière encore incertaine, on peut rapprocher *keltis* de *kentis* ou alors donner à ce terme le sens d'« élévation », en relation avec la pierre-stèle. *Esto* serait un verbe. L'inscription signifierait alors : « Que cette stèle soit celle de Re(c)tugenos ». L'inscription de Iuliobriga (n° 63), en alphabet latin, fragmentaire, est d'interprétation controversée. On a dans la partie supérieure de la stèle la fin du texte ainsi interprété par J. Untermann<sup>57</sup> : *Jlic* (fin d'un nom de famille abrégé au génitif pluriel *Jlic(um)*) *Viami* (génitif singulier) *g* (pour *gente* = fils de) *monimam* (qui pourrait signifier *memoria*, *monumentum*, *Monima m(ater)* ou *Monim(entum) Am(ia)*).

On peut penser, sans aller jusqu'à parler de romanisation, que l'influence romaine, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., ne fut pas négligeable dans ce type d'épigraphie. Elle irait de pair avec la latinisation, rapide en Celtibérie, plus progressive en Ibérie. Comme nous le prouve le bronze d'Ascoli, les Ibères, mais aussi les Celtibères, présents dans l'armée romaine, ont voyagé, notamment en Italie, et ont pu en rapporter des pratiques épigraphiques. Il est évident, par exemple, que la stèle d'Ibiza (n° 61), bien qu'étant celle d'un Celtibère, est bien plus élaborée que les autres stèles en langue celtibérique. La technique se rapproche davantage de celle de la région de Valence. Il y aurait donc aussi, dans ce cas, une influence ibérique. Les Celtibères ont développé un formulaire funéraire très simple et semblable à ceux de l'Italie républicaine (Nom-NSg + [*gentilis*-GP<sub>1</sub>] + filiation-GSg/*kentis* + [*origo*-NSg]). Dans les deux inscriptions de Clunia (n° 58 et 59), entrant dans la catégorie des stèles de type discoïdal, on observe une redondance des voyelles (c'est-à-dire la répétition après un signe syllabique du signe de la voyelle correspondante). Pour *kaabaarinos*, *ka* et *ba* seraient utilisés non comme des signes syllabiques, mais

<sup>56</sup> ARENAS *et al.*, 2001.

<sup>57</sup> UNTERMANN, 1997, pp. 715-716.

comme des signes alphabétiques, ce qui est une conséquence de l'influence du latin sur l'écriture de la langue celtibérique<sup>58</sup>. Ainsi, une évolution de l'écriture que l'on pourrait dire tardive se situe sur une stèle dont la forme et le décor sont typiquement de tradition indigène ! La stèle de Iuliobriga (n° 63), tardive, montre quant à elle clairement, tant au niveau du support que de l'inscription, un début de romanisation. Ainsi, si l'épigraphie funéraire celtibérique possède des caractères présents dans les inscriptions ibériques, elle assimile, simultanément, des pratiques latines.

La compréhension de la langue des Ibères, malgré des progrès constants, demeure très incertaine, même si son répertoire onomastique est relativement bien établi. J. Untermann a présenté une typologie du formulaire funéraire ibérique, qui comprend onze types partants du plus simple, avec la mention unique du nom du défunt parfois associé à *m̄i* ou *ŷi*<sup>59</sup>, au plus complexe, avec plusieurs éléments du formulaire<sup>60</sup>. Les formulaires des inscriptions sur plaque ne présentent pas de différences notables par rapport à ceux des inscriptions sur stèle.

Comme pour les inscriptions latines, il n'y a pas de formulaire funéraire unique en langue ibérique et le formulaire ne comportant que le nom du défunt est dominant<sup>61</sup>. Il faut noter deux récentes propositions de lecture de l'*origo*, pour les stèles d'Ampurias (n° 1) et de Liria (n° 46)<sup>62</sup>. Sur cette dernière, on aurait, à la neuvième ligne, *ořetaunin* qui serait l'équivalent de *Oretana* en latin. L'interprétation proposée pour Ampurias est encore plus surprenante, puisque non seulement on aurait l'origine de l'individu concerné, *auses*, équivalent de *Ausetanus* en latin, mais celui-ci aurait aussi une formule onomastique de type *duo nomina* et filiation, ce qui serait un cas unique chez les Ibères. Un des arguments en faveur de cette hypothèse d'une romanisation avancée de ce nom est le type de support, une plaque avec moulures, typiquement romain. Mais nous n'avons que des fragments, et cette hypothèse induit que la hauteur de la plaque serait supérieure à sa largeur. De plus la lecture d'*eban* nous paraît très aléatoire. Rien ne prouve que nous ayons là une abréviation. Dans l'ensemble, l'inscription nous semble trop lacunaire pour conclure sur l'appellation de ce personnage. Mais cette plaque n'en est pas moins un document

<sup>58</sup> DE HOZ, 1986, p. 51.

<sup>59</sup> Il semble que la particule *m̄i*, suffixe ou pronom, soit à relier au nom d'une personne. On la retrouve aussi dans les graffiti. D'autres suffixes peuvent lui être joints. Par commodité, le signe *ŷ* est transcrit par *m̄* dans la suite du texte, malgré les incertitudes pesant sur sa transcription.

<sup>60</sup> UNTERMANN, 1984 et 1990, pp. 192-194.

<sup>61</sup> Sur vingt-sept inscriptions très vraisemblablement funéraires pouvant être considérées comme complètes (n° 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 15, 19, 20, 22, 23, 27, 30, 31, 33, 46, 47 et 54), ou comme ne leur manquant que quelques caractères n'induisant pas de nouveau mot (n° 25, 28, 38, 39, 40), dix ne comportent que le nom du défunt.

<sup>62</sup> AQUILUÉ et VELAZA FRIAS, 2001 et VALLADOLID MOYA, 1998.

précieux puisqu'une indiscutable influence romaine, en ce qui concerne le support, est datée avec précision. Elle fut gravée avant 40 avant J.-C. Malheureusement pour notre sujet, il peut tout aussi bien s'agir d'une inscription honorifique.

*Eban* et *ebanen* ou les variantes *teban* et *tebanen* reviennent dans dix inscriptions probablement funéraires, et peut-être dans neuf autres de nature incertaine<sup>63</sup>, et dans cinq inscriptions non funéraires. Leur interprétation a été l'occasion de discussions. On les retrouve dans les inscriptions longues souvent associés à un deuxième doublet de noms, ce qui a incité J. Untermann à les comprendre comme un mot à relier au dédicant de la stèle et donc à le présenter comme un élément du formulaire funéraire. Il étaye sa démonstration par deux fragments d'architrave de Sagonte qui donnent une inscription bilingue :

M. F|ABIUS.M.L.ISIDORVS.COERAVIT  
]itor.tebanen.otar.koroto[

*is]itor tebanen* pourrait correspondre, selon lui, à *Isidorus curavit*. Dans le cas de Sagonte (n° 33), on a un seul nom, *aiunibaiseate* ou *-ke*, celui du défunt, puis *teban* et une abréviation *a*, que J. Untermann juge improbable pour un nom ibérique. Il l'interprète donc comme étant l'abréviation de la parenté du dédicant. Cette hypothèse s'appuie sur une comparaison avec le formulaire latin. Mais nous avons pu noter que si des formules comme *de suo fecit* ou *de vivo fecit* ou *mater fecit* sont courantes, on a rarement le nom du dédicant et un verbe exprimant son action, alors que le terme *eban* et ses variantes figurent au moins dans dix inscriptions. J. Velaza et d'autres avant lui préfèrent voir dans *eban* un mot signifiant « fils de » et *teban*, « fille de », qui serait alors situé après le deuxième nom de la personne désignée, ce deuxième nom pouvant être celui du père<sup>64</sup>. Lorsque *eban* est inséré entre deux noms, le premier serait celui du père. Dans l'exemple précédent, J. Velaza interprète *aiuni* comme étant le nom d'une femme et *baisea* comme étant celui de son père (il ne mentionne pas le caractère *-te* ou *-ke*, non visible actuellement, mais vu par Hübner selon J. Untermann) ; il ne donne pas d'explication pour l'abréviation *a*. On peut s'étonner de voir interpréter *aiunibaiseate* ou *-ke* comme deux noms différents alors que, généralement, les noms des Ibères comportent deux éléments. L'argument de J. Velaza contre l'interprétation d'*eban* comme traduction de *curavit*, dans le cas de l'architrave de Sagonte, est que le nom *Isidorus* devrait avoir une forme ibérisée en *isitore*. Donc, *]itor.tebanen* ne reprendrait pas *Isidorus curavit*. Il n'y aurait alors aucun parallèle entre les textes latin et ibérique conservés, puisque, non seulement *Isidorus* ne correspondrait pas à *]itor*, mais

<sup>63</sup> J. Valladolid, dans sa nouvelle lecture de la stèle de Liria (n° 46), propose de rapprocher *tiban* de *teban* (VALLADOLID MOYA, 1998). Se reporter au tableau en annexe pour l'étude d'*eban* et des éléments du formulaire funéraire.

<sup>64</sup> VELAZA FRIAS, 1994.

en outre *Isidorus* étant un affranchi, ce ne serait pas sa filiation qui serait indiquée avec *tebanen*. De plus *curavit* n'aurait pas sa place dans des inscriptions sur plomb, or on y retrouve, à plusieurs reprises, *eban*. Il est aussi intéressant de noter que, dans aucun texte, *eban* ne suit un nom qui se termine par le suffixe *-mī*.

Si *eban* indique bien la filiation, sachant que sa présence n'est pas systématique, les inscriptions le contenant auraient subi une influence latine certaine, ce que confirmerait l'abréviation *e.* de Guissona (n° 10), si elle correspond à *eban*. Cependant, on ne trouve pas le terme *eban* dans l'inscription bilingue de Tarraco (n° 7). On peut s'étonner aussi que dans une même inscription, par exemple celle de Sinarcas (n° 47), la filiation ne soit pas indiquée pour tous les personnages cités. Un des personnages serait-il plus « romanisé » que les autres ? Dans la présentation des stèles récemment découvertes à Baetulo (n° 3 et 4), il est proposé que la première stèle soit celle du père avec un seul nom suivi des suffixes *-ar* et *-mī*, et la deuxième celle du fils avec un autre nom, le suffixe *-mī* et le nom de la stèle précédente suivi d'*ebanen*<sup>65</sup>. *Eban*, *ebanen*, *teban* et *tebanen* ne pourraient-ils pas transcrire aussi la parenté entre les défunts ou entre le défunt et le dédicant sans mention du verbe de la dédicace ? Ceci est courant pour l'époque républicaine tant dans les inscriptions funéraires qu'honorifiques. L'utilisation de *tebanen* sur l'architrave ne le contredit pas. Ainsi dans les deux stèles de Baetulo, le nom du défunt avec le suffixe *-mī* occuperait les deux premières lignes. La deuxième stèle pourrait être dédiée par un parent, qui serait le défunt de l'autre stèle. Les deux hypothèses semblent défendables. En tout cas, ces termes indiqueraient une parenté, dans le cadre de l'onomastique ou dans celui du formulaire.

Quatre éléments sont attribués au formulaire funéraire. Le premier, *afetake* ou ses variantes, *afē.take*, *afē-teike*, *afē.teki*, *afēitake*, est attesté cinq fois avec certitude et peut-être deux autres fois de manière incertaine. Ces mots sont traduits généralement par *hic situs/a est*, que l'on trouve effectivement souvent en Hispanie Citerieure au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. J. Untermann se fonde notamment sur l'inscription bilingue de Tarraco (n° 8). Le texte latin pourrait commencer avec le nom du défunt ou de la défunte, peut-être *Arbisca Acarille f.*, qui serait repris en dernière ligne en langue ibérique avec le nom *ar[biscar* et le nom du père *sakarilti/r* ou *sakariltur/n.* dans le cas d'une équivalence parfaite, ce qui est courant pour les inscriptions bilingues, *afē.teki* reprendrait alors *HEIC. EST. SIT/VS* de la dernière ligne latine. Toutes les inscriptions présentant ce terme ont des ponctuations.

Partir du postulat que les inscriptions funéraires ibériques sont calquées sur les inscriptions funéraires latines n'est pas sans poser quelques problèmes. Ainsi, dans l'inscription de Pech-Maho (n° 50), on a l'expression *afēitake*. Peut-on, au 111<sup>e</sup> siècle avant J.-C., assimiler cette expression à *hic situs est* ? Cela

<sup>65</sup> COMAS et al., 2001, pp. 298-299.

se complique encore si l'inscription n'est pas en rapport direct avec le défunt, ce que semble suggérer Y. Solier<sup>66</sup>. Les deux inscriptions bilingues de Tarraco (n° 7 et 8) étaient déjà perdues à l'époque de Hübner. Il est ainsi certain que l'inscription n° 8 est incomplète, or c'est dans celle-ci que l'on a *afeteki* et HEIC. EST. SIT], qui fut à la base de la traduction. Cette inscription était-elle strictement bilingue ? Si oui, *afeteki* pouvait tout aussi bien reprendre une autre formule du texte tronqué. Il est évident que ce terme appartient au registre funéraire, mais sa traduction en latin ne nous semble pas si assurée, notamment si l'on considère l'inscription de Pech-Maho.

*Seltar* ou *siltar*, présents uniquement dans les inscriptions funéraires, à six reprises, appartiennent aussi au formulaire funéraire. Ils peuvent désigner un objet, peut-être la tombe ou l'inscription funéraire elle-même. Il est intéressant à noter que ces mots sont présents dans trois inscriptions de stèles ornées, dépourvues d'abréviation ; on n'a jamais dans la même inscription, *seltar/siltar* et *afetake*. Ont-ils un sens similaire ? Dans une inscription (n° 49) le mot *mi* lui est associé, et dans celle de Sinarcas (n° 47) le mot *banmī*. Cette inscription est par ailleurs la seule où l'on retrouve peut-être aussi le terme *eba(n)en*. Dans l'inscription de Caspe (n° 20) on a, à une reprise seulement, un double point. Aucune autre inscription comportant ce mot ne présente de ponctuation. *Seltar* pourrait appartenir à un formulaire plus ancien. Il ne se retrouve pas dans les inscriptions présentant les caractéristiques de l'influence de l'épigraphie latine<sup>67</sup>.

Le mot *ekisitan* ou *ekis.ita* peut appartenir au formulaire funéraire sans qu'on puisse élucider son sens. On peut, cependant, émettre un doute sur cette appartenance, sachant qu'on le retrouve sur un fragment de stèle de Sagonte (n° 34) dont les autres mots sont très incertains et sur les deux fragments de la Vispesa (n° \*13 et \*14), qui ne sont pas assurés d'être funéraires.

Enfin, on a comme dernier élément du formulaire la possible mention d'un nombre, peut-être l'âge du défunt, à six reprises. Dans l'inscription de Sagonte (n° 40) on a la suite > IIII dans la dernière ligne et L II dans celle de Liria (n° 46). Dans cette dernière le mot précédent est *tiei*<sup>\*</sup>. Les deux derniers caractères de l'inscription de Guissona (n° 10), X X, peuvent être entendus comme *tako* ou comme l'écriture d'un nombre ; il serait introduit par l'abréviation *i*, équivalent de *annorum*<sup>68</sup>. Dans le fragment de Terrateig (n° 48)<sup>69</sup>, la dernière ligne de l'inscription est *tibinke.sbu* ( < □ ). Les deux ou trois derniers caractères pourraient correspondre à un nombre, mais rien n'est certain. *Tibinke* ou

<sup>66</sup> SOLIER, 1968.

<sup>67</sup> Seules neuf inscriptions ont de par l'utilisation du latin ou leur aspect formel une parenté certaine avec l'épigraphie latine : C.18.5 et 6 (n° 7 et 8), Guissona (n° 10), E.8.1 (n° 15), F.3.1 ? , 2 ? et 3 (n° 25, 26 et 27), F.11.6 et 13 (n° 38 et 40).

<sup>68</sup> GUYART *et al.*, 1996.

<sup>69</sup> FLETCHER VALLS et GIBBERT, 1994.

*tibin* annoncerait l'âge du défunt<sup>70</sup>. Il faut tout de même noter que la stèle présente une cassure, d'autres lignes ont donc pu suivre. Dans l'inscription de Civit (n° 9), J. Velaza interprète la suite *erirtan* comme *erir* (équivalent à *annorum*) et X (mention de l'âge)<sup>71</sup>. On peut, malgré tout, faire remarquer, sans que cela soit impossible, qu'il est surprenant de ne pas avoir de ponctuation entre les deux, alors qu'il y en a entre *tikirsikořakafieban* (interprétés comme « Tikirsikor fils de Sakar ») et *erirtan* et entre *ařora* (interprété comme *mater*, *uxor* ou *fecit*...) et *ankqu(n)ijñ* (interprété comme le nom de la dédicante). Par contre J. Velaza fait, avec justesse, le lien avec la stèle de Sagonte (n° 40), sur laquelle, à la suite du nombre > IIII, est gravé *eriri*<sup>72</sup>. Un problème demeure cependant puisqu'on a donc quatre mots différents, l'abréviation *i.*, *tibinke* ou *tibin*, *tiei*<sup>73</sup> et *erir* qui seraient l'équivalent de *annorum* ! Il y a enfin le cas de Sinarcas (n° 47) où dans la première ligne, avec des caractères plus grands que dans les six autres lignes, est écrit *m(ouV-)ske-ll-ss-L*. Cela n'a aucun sens en langue ibérique, on a une lettre latine L et deux types de s différents, s-2 et s-3, qui seraient plus archaïques, et seul s-2 apparaît dans le reste du texte. Il est possible, selon J. Untermann, que cette ligne ait été rajoutée postérieurement. D. Fletcher a suggéré que ll-ss-L soit des nombres<sup>72</sup>.

La mention de l'âge est rarement présente dans les inscriptions républicaines d'Italie et complètement absente des inscriptions latines de la Péninsule au moins jusqu'à la période augustéenne. A. Stylow et les auteurs de l'IRC en font même un critère de datation *post quem*. On peut donc s'étonner que M. Mayer approuve l'interprétation de la mention de l'âge dans l'inscription de Guissona (n° 10) alors que dans le même article une datation du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. est avancée. On peut noter que ces nombres possibles figurent tous dans des inscriptions sur stèles. Si on reste dans l'optique que l'inscription de données chiffrées est d'influence latine, il semble plus logique, comme l'a suggéré J. de Hoz<sup>73</sup> de faire un rapprochement, sauf pour Civit (n° 9) où les nombres ne sont ni en fin ni en début de texte, avec les mesures de la tombe qui sont, comme nous l'avons vu, prépondérantes en Italie et attestées en Bétique à l'époque républicaine. Cependant, dans les inscriptions latines, *in fronte pedes* et *in agro pedes* introduisent clairement deux nombres différents, ce qui ne semble pas être le cas dans les inscriptions ibériques, et la mention des mesures de la tombe ne fut à aucune époque très courante dans les inscriptions latines d'Hispanie Citerieure. Si on ajoute à cette inadéquation chronologique le fait que plusieurs mots différents précèdent les nombres, il ne nous est pas permis de conclure avec certitude sur leur sens.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> VELAZA FRIAS, 1993.

<sup>72</sup> FLETCHER VALLS, 1985, p. 18.

<sup>73</sup> DE HOZ, 1995, p. 74.

Ainsi, la tradition de l'épigraphie funéraire en Ibérie semble davantage liée à une évolution méditerranéenne de l'épigraphie qu'à la romanisation de l'Hispanie. En tout cas on ne peut pas affirmer de manière catégorique que son origine soit liée à la présence romaine, si l'on considère les quatre cas préromains présentés ci-dessus, sans oublier les réserves émises pour chacun. À cela s'ajoute la continuité avec les stèles ornées anépigraphiques, les stèles aux décors indigènes, le texte parfois centré, même sur des stèles, l'utilisation de lignes et celle d'une ponctuation à deux ou trois points.

Mais l'épigraphie funéraire ibère connaît une évolution parallèle à celle de l'épigraphie funéraire italienne républicaine : présence simultanée de stèles en forme de parallélépipède et d'autres à la partie supérieure arrondie, mise en place d'un formulaire funéraire non uniforme.

Pour l'épigraphie en général, l'influence latine se reconnaît dans l'utilisation du marbre, la plaque comme support, l'utilisation d'abréviations, des lettres capitales réglées sans avoir recours à des lignes de guidage, de ponctuations triangulaires et la latinisation du tracé de certains caractères comme le *-n* et le *-e*. Ceci concerne moins d'un sixième des inscriptions funéraires ibériques et celtibériques conservées.

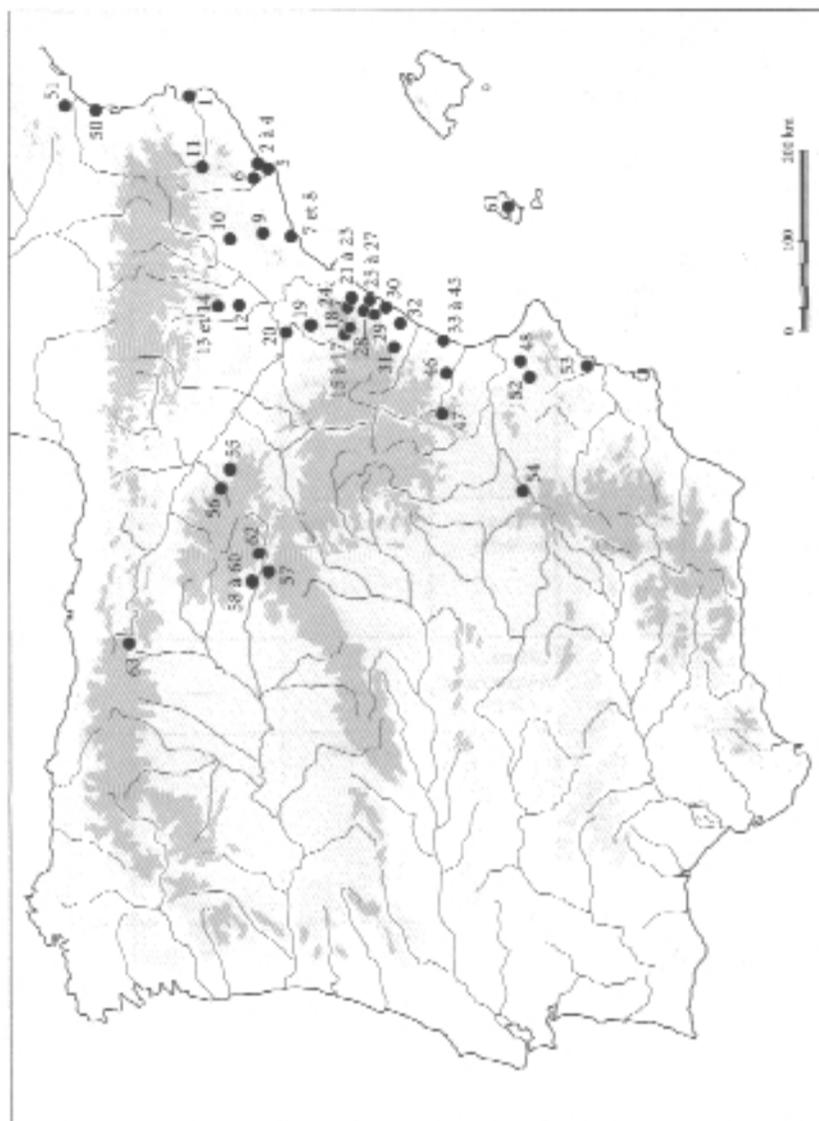
L'influence latine, en Ibérie, dans le cadre strict du formulaire funéraire, est loin d'être évidente. Qu'il appartienne ou non à ce formulaire, le problème de l'interprétation du mot *eban* subsiste ; mais il y a de fortes chances que ce terme exprime une parenté. L'assimilation d'*aretake* à la formule latine *hic situs est* et la transcription de données chiffrées en âge du défunt doivent être confirmées par de nouvelles découvertes, car dans les deux cas le postulat de l'influence latine pose des problèmes de chronologie.

Il semble que les inscriptions funéraires celtibériques s'inscrivent tout d'abord dans la continuité des stèles anépigraphes de la région, mais elles ont subi l'influence de deux traditions, ibère, en ce qui concerne l'écriture et la forme dans le cas de la stèle d'Ibiza (n° 61), et latine, en ce qui concerne l'onomastique, des formulaires funéraires limités au nom du défunt et l'évolution de l'écriture.

Dans l'ensemble, comment justifier cette influence latine puisqu'il n'a été retrouvé qu'une trentaine d'inscriptions funéraires latines datées de la fin de la République ou de la période augustéenne entre Ampurias et Sagonte, contre une cinquantaine en langue ibérique dans la même région ? Il faut aussi insister sur la rareté des plaques funéraires en langues ibérique et celtibérique, alors que les inscriptions latines d'Hispanie Citérieure de la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. sont presque toutes sur plaque. La proximité de la Bétique, de Carthago Nova et les rapports avec l'Italie doivent être pris en compte pour expliquer l'influence latine. Sinon, il faut revoir la chronologie des inscriptions funéraires latines du nord-est de la Péninsule ou, au contraire, rajeunir la plupart des inscriptions funéraires ibériques, qui ont un formulaire détaillé et proche du formulaire latin, et forcément les dater de l'époque augustéenne ou légè-

ment postérieure ; ce qui ne concorde pas avec la chronologie des autres types d'inscriptions.

Mais si le problème de la chronologie des inscriptions funéraires ibériques est quasiment insoluble, tant que l'archéologie n'offrira pas de nouvelles découvertes, il semble raisonnable de ne pas chercher à calquer systématiquement une pratique indigène sur des éléments d'un formulaire funéraire latin qui ne s'uniformisent que lorsque la pratique de l'écriture en caractères ibériques s'éteint.



Carte de distribution des inscriptions funéraires ibériques et celtibériques.  
Les numéros renvoient au tableau. (Fried de Hart, C. Sánchez, Casa de Velázquez, 1995.)

Tableau : Les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques\*

N°	LIEU, n° <i>MLII</i> OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABRÉVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
*1	Ampurias, AQUILUÉ et VELAZA PRIAS, 2001, antérieure à 40 av. J.-C.	Cinq fragments d'une plaque, ardoise grise, (30,5)/(32) /2,2	—	Un point	e ?	Moulures
2	Baetulo, C.8.1	Stèle, grès, 142/41/28	Céleste, géométrique et armes	—	—	Texte à l'envers
3	Baetulo, COMAS <i>et al.</i> , 2001, emploi dans le forum romain	Stèle, arrondie, ?, > 100 ?, > 30 ?, ?	—	Deux points	—	—
4	Baetulo, COMAS <i>et al.</i> , 2001, emploi dans le forum romain	Stèle, arrondie, ?, > 100 ?, > 30 ?, ?	Pointes de flèche	Deux points	—	—
5	Barcino, C.9.1, perdue	Stèle, ?, 100/40/?	Céleste, géométrique et dauphins	—	—	—
6	Santa Perpetua de la Moguda, C.10.1, découverte fortuite	Stèle, grès, 107/52/31	—	Un point	—	—
7	Tarraco, C.18.5, perdue	?	—	Un point	—	—
8	Tarraco, C.18.6, perdue	?	—	Un point	—	—
9	Civit, VELAZA PRIAS, 1993, découverte fortuite	Stèle, arrondie, calcaire, 49,5/39/20	—	Deux points	—	—

\* Les numéros précédés d'un astérisque correspondent aux inscriptions dont le caractère funéraire est incertain. « Arrondie » ou « biseautée » qualifient la partie supérieure de la stèle.

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	afetake	chan	seltar	ekisira	NOMBRE
a-b-c)  lakerekes  [ke]ftabir.ꝑ++   e (wcat) ꝑuśes.  d) .....  n.ꝑ+  ..... e) .....  +  .....	lakerekes [ke]ftabir ? ꝑuśes	—	e ?	—	—	—
tikajo* (MLII) okielka (Gómez Moreno)	tikajo*	—	—	—	—	—
mibeiu far.mi	mibeiu-ar-mi	—	—	—	—	—
bantuin mi.ml bebiurc banen	banui-n mi mibeiuar	—	chanen	—	—	—
nmkei lira gmi	nmkei-ar-mi	—	—	—	—	—
- staneś - ou - staneś  - intaneś  ou - intaneś  ꝑanena.ꝑ ꝑuninkika ofranse ikika.siba itin, ou gtin,	- staneś - intaneś ꝑuꝑuninkika otinsciki	—	-e ? chanen	—	—	—
afetake stibelaur. antalskar FULVIA.LINTEARIA	stibelaur. antalskar FULVIA	afetake	—	—	—	—
HEIC.EST.SIT  afe.teki.ar**  sakari	arhiz[kar] sakari[ꝑ/ꝑn]	afe.teki	—	—	—	—
tikirsikoē sakariē ban.erirtan afora.an konꝑ[u]ꝑ ou [n]	tikirsikoē(i) sakari ankonꝑun	—	chan	—	—	erir X <sup>v</sup>

N°	LIEU, n° <i>MLH</i> OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABRÉVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
10	Guissona, GUYART <i>et al.</i> , 1996, en fouille depuis 1994	Stèle, arrondie, grès, 188/740?	—	Triangles	e. / i.	Cadre 21/10,5
*11	Auso, D.2.1, découverte fortuite	Stèle ou borne, calcaire, (122)/(40)/37	—	—	—	—
12	Fraga, D.10.1, perdue, trouvée près d'un site ibéro-romain	Stèle, arrondie, 78/53?	Soleil	Un et deux points	Peut-être le i final	Cadre 29/29 lignes soulignées, sauf le i final
*13	Vispesa, D.12.1, trouvée près d'un site ibéro-romain	Stèle ?, grès, (140)/(38)/44	Mains, armes, figures	Un, deux ou trois points	—	2 cartouches (horizontal et vertical), en relief
*14	Vispesa, D.12.2, trouvée près d'un site ibéro-romain	Stèle ?, grès, 69/44?	Chevaux accrochés à un poteau	Deux points	—	Un cartouche
15	Iglesuela del Cid, E.8.1, remploi	Pierre plate, ?, 48/51?	—	—	—	Trois traits pour deux lignes
16	Iglesuela del Cid, E.8.2, remploi	?	—	—	—	?
17	Iglesuela del Cid, E.8.3, remploi	?	—	—	—	?
18	Benasal, E.9.1, prospection près d'un site ibéro-romain	Stèle, grès, 43,5/34,5/11	—	Un point	- n ?	sakarbeta dans un cartouche
19	Cretas, E.10.1, découverte fortuite près d'un site du 1 <sup>er</sup> quart du 1 <sup>er</sup> siècle av. J.-C.	Stèle, grès, (41)/60?	—	Géométrique et pointes de flèche	—	—
20	Caspe, E.13.1, découverte fortuite	Stèle, grès, (113)/80?	Un lion, boucliers ronds et allongés	—	—	—

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	ařetake	eban	seltar	ekisifa	NOMBRE
neitinke subake.e.i.tako	neitinke subake	---	e.	---	---	i X 8
sořikę tikobę ke*n n**ka	sořikę řiko	---	---	---	---	---
alořiltu i.belařbais ereban.keltar erkermi.ařte teikeoen.erři i	keltařerker- mi alořiltui/n belařbaisar	ařte/aře- teike ?	eban	---	---	---
a) ]tan.nřkeikelaur.ekisifa n.neitin]. b) ]řkeř.	orkeikelaur neitin]	---	---	---	ekisiran	---
]bilęskeře*kieiki.beta**ki[-	bilęskeře* beta**ki kieiki ?	---	---	---	e*ki eiki.	---
ikonnřkeimi iltubeleřeban	ikonmkei-mi iltubeleř	---	eban	---	---	---
]ę****řmi	?	---	---	---	---	---
]ř****[	?	---	---	---	---	---
sakařbets n.mi,	sakařbetan-mi	---	---	---	---	---
kalumseltar	kalum	---	---	seltar	---	---
ořortarhanę siltar.iaribeř aribeoretar** ]ęaře[	ořortarhanę iaribeř ?	---	---	siltar	---	---

## MISCELLANÉES

N°	LIEU, n° MLH OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABRÉVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
21	Canet lo Roig, E.2.1, découverte fortuite	Stèle biseautée ?, grès, (47,5)/(48)/10	—	—	—	—
22	Canet lo Roig, E.2.2, découverte fortuite	Stèle biseautée ?, grès, (70)/35,5/14	—	—	—	Première ligne entourée de deux traits fins
23	Canet lo Roig, E.2.3, découverte fortuite	Stèle biseautée ?, grès, 57,5/45/13,5	—	—	—	—
24	San Mateu, E.2.4, remploi	?, ?, (20,5)/(39,5)?	—	—	—	Un trait au-dessus, peut-être un en dessous
25	Alcalá de Chivert, E.3.1, perdue	plaque ?, «marbre noir» calcaire ?, ?	—	—	—	Dans un cadre ?
26	Alcalá de Chivert, E.3.2, perdue	plaque ?, «marbre noir» calcaire ?, ?	—	—	—	Un trait au-dessus, dans un cadre ?
27	Alcalá de Chivert, E.3.3, perdue	plaque ?, «marbre noir» calcaire ?, ?	—	—	—	Entre deux traits
28	Les Llânties, Bell-Lloc, ARASA I GIL, 1989, découverte fortuite	Stèle biseautée, grès, (63)/(34)/17	Deux cadres rectangulaires situés l'un dans l'autre	—	—	Dans le rectangle externe
29	Cuevas, E.4.1, découverte fortuite	Stèle ?, calcaire, (13)/(39)/23	—	—	—	Un trait au-dessus
30	Cabanes, E.5.1, près d'un site ibéro romain	Stèle biseautée, calcaire, (105)/45/26	—	Deux points ?	—	—

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	afetake	eban	seltar	ekisifa	NOMBRE
lkofoetin (MLII) [?a]foetin / (ARASA I GIL, 2001, p. 132.)	]kosofoetin	—	—	—	—	—
tařbanikoř mi	tařbanikoř-mi	—	—	—	—	—
sosintakeř	sosintakeř	—	—	—	—	—
[*ekakeřikořmi] (MLH) ] ?s]ekakeřikořmi (ARASA I GIL, 2001, p. 135.)	kakeřikoř mi	—	—	—	—	—
nbarařslakuskii (MLII) ]nbarařslakuskii[ (ARASA I GIL, 2001, p. 83.)	nbarařslakuskii	—	—	—	—	—
kules[ (MLH) ]kules[ (ARASA I GIL, 2001, p. 84.)	kules[	—	—	—	—	—
]balařkoiaba[ (MLH) balabekone*[-ov balabekonmi[- (VILAFA FRIAS, 2001b.)	]balařkoiaba[ balabekon	—	et[	—	—	—
[?ba]lesbai[s?--] enmi	[?ba]lesbai[s?--] -en -mi	—	—	—	—	—
bastokitař[ (MLII) bastoketake[ ? (ARASA I GIL, 2001, p. 136.)	bastokitař[	—	—	—	—	—
iliriřbikis, en,seltar, mi	iliriřbikis en	—	—	seltar- mi	—	—

N°	LIEU, n° MLH OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ARRÉVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
31	Mas de Barberán, ARASA I GIL et IZQUIERDO, 1998, découverte près d'une nécropole (Âge du Bronze 1 <sup>er</sup> siècle av. J.-C.)	Stèle anthropo- morphe, grès, 135,5/18 à 29,5/13 à 15,5	Bouclier ventral	—	—	La première ligne est encadrée et les trois suivantes sont soulignées
32	Balagocra, ARASA I GIL, 2001, p.147, découverte fortuite, près d'un site occupé jusqu'en 75/50 av. J.-C.	Stèle ? biseautée, calcaire, (46,5)/32,5 /33,5	—	—	—	—
33	Sagonte, E.11.1, découverte fortuite	Stèle, calcaire, (48,5 à 52)/37/?	—	Un point	*	—
34	Sagonte, E.11.2, sondage réalisé en 1939	Stèle arrondie ?, calcaire, (42)/(44)/20,5	—	Deux points	—	—
35	Sagonte, E.11.3, remploi	Stèle, calcaire, (38 à 43)/ 48/?	—	Croix de saint André	—	—
36	Sagonte, E.11.4, découverte fortuite	?, calcaire, (16,5)/(27)/?	—	Un point	e	—
37	Sagonte, E.11.5, découverte fortuite	?, calcaire, (17)/(38,5)/?	—	Deux points	—	—
38	Sagonte, E.11.6, découverte fortuite	Plaque, calcaire, 27/24-50	—	Deux et trois points	—	—
39	Sagonte, E.11.10, remploi	?, calcaire, (21,6)/(50,8) /?	—	Deux points	—	—
40	Sagonte, E.11.13, perdue découverte fortuite	Stèle biseautée, «marbre noir» calcaire ?, ?	—	—	—	—

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	afetake	eban	seltar	ekisifa	NOMBRE
seltarbanmi bas[.]befun-en- basobasorenmī [.]habe[.]herhe[.] mī	bas[.]befun-en- [.]mī basobasore-ep-mī	—	—	seltar- ban-mī	—	—
rel[	?	—	—	—	—	—
afe.take aiunibaisate ou -ke teban.a	aiunibaisate ou ke	afe.take	tehan	—	—	—
leiske*[ balkarkiebe[ banckis.ifa[ ]*[	leiske*[ balkar ?	—	e[ ]ban	—	ekis.ifa	—
balkcatin.isbeta tiker.ehanen s[.]*[-]ikex[	balkcatin is betaktiker	—	ebanen	—	—	—
.sombn.[ bekon.e[	iambin ]bekon	—	.e[	—	—	—
]tiker.ehanen ou -n[	]tiker	—	ebanen	—	—	—
afetake.sikeun inehan.nef[ eiltun.*[	sikeunin nef[...eiltun	afetake	ehan	—	—	—
olortikirsbe rian.mitikirs eni.eterionu	olortikirs befian-mī tikirseni eterionu	—	—	—	—	—
isbatafis sere* e* > IIII eriri*	isbatafis	—	—	—	—	> IIII eriri*

	LIEU, n° MLH OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABBREVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
41	Sagonte, E.11.14, perdue	Bloc, stèle ?, «marbre noir» calcaire ?, (47,5)/(20,3)?	—	Un, deux et trois points	? ]n.	—
42	Sagonte, E.11.15, perdue	Stèle, «marbre noir» calcaire ?, ?	—	—	—	—
43	Sagonte, E.11.11, perdue	Bloc, stèle ? calcaire, (20,5)/(48,2)?	—	Un point	.c	—
44	Sagonte, E.11.12, perdue	Bloc, stèle ?, calcaire, (30,5)/(50,8)?	—	—	—	—
45	Sagonte, E.11.25 découverte fortuite	Stèle, calcaire, (78)/(46)/19,5	—	—	—	—
46	Liria, E.13.1, mons en pratique : lecture de VALLADOLID MOYA, 1998, remploi, découverte près d'un site ibéro-romain avec inscriptions latines	Stèle, calcaire, 67/34 à 37	—	Un point	—	—
47	Sinarcas, E.14.1, découverte fortuite	Stèle arrondie, calcaire, 78/43/12	—	—	—	Les cursives de la première ligne sont plus hauts, la seconde ligne est encadrée, et les autres sont soulignées
48	Camí del Molí, Terrateig, FLETCHER et GIBBERT, 1994, remploi dans un site ibéro-romain	Stèle, calcaire, 19,5/26/17	—	Un point	—	—

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	afetake	eban	seltar	ekisira	NOMBRE
<p>in.kate.talsko                      ]*s.armitalsko]                      ]m̄is̄[.lir*]</p>	<p>in.kate.talsko[---                      ]*s.ar-m̄i                      talsko[---                      ]m̄is̄[.lir*]</p>	---	---	---	---	---
<p>luin                      balken*]                      ]**]</p>	<p>balken*]</p>	---	---	---	---	---
<p>neiseatin                      balkeatin.c</p>	<p>neiseatin                      balkeatin[</p>	---	.c	---	.c	---
<p>nersiatin                      balkeatin̄ac</p>	<p>nersiatin                      balkeatin̄ac</p>	---	---	---	---	---
<p>JOEB/ARGE[                      ]bekuere</p>	<p>Phoebius ?                      ]bekuere ?</p>	---	---	---	---	---
<p>]ih̄iten / ]*iaten                      ]en                      ]*īja / ]im̄                      ]rekatāti / ]rekātu*ti                      ]m̄iui[---]ti ou ]m /                      ]m̄ir**ti]                      ikasunin                      ]īi.inobar / ]k̄ika.inabar                      ḡikertiban / ēiker̄itiban                      ]īi.etasunin ou āretaunin /                      ōretaunin                      ]ibakom.tiei* /                      *h̄ukom.tiei*                      LII</p>	<p>---]ih̄iten                      tātiin                      ikasunin                      abar / ]ḡiker                      etauin                      ō/etaunin ?</p>	---	---]en t̄iban ?	---	---	LII
<p>mske II S̄S L                      ]baisetas̄iltutaseha[---                      ]n̄m̄is̄gl̄tar̄b̄on̄m̄i                      hēr̄beinar̄ieukia                      -]m̄īkat̄ūkāsk̄oloite                      kār̄ieuk̄jars̄eltar̄b̄on̄                      m̄ibasibalkarm̄bar̄m̄i</p>	<p>baisetas̄iltutase                      hēr̄beinar̄-                      ieukia[r]-m̄i                      katuekas                      kolotekar̄ieuk̄j̄ar                      basibalkarm̄bar̄-                      m̄i</p>	---	eba--n	seltar- ban-m̄i deux fois	---	II S̄S L
<p>ilduika[---]                      iskeas̄ko                      echantih̄inke. S̄□</p>	<p>ilduika[---]                      iskeas̄ko</p>	---	eban	---	---	]ih̄inke S̄□

N°	LIEU, n° MLH OU BIBLIOGRAPHIE, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DATATION	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABBREVIATION	TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ
49	X.0.1	Stèle, calcaire, 55/35/7	—	—	—	—
*50	Pech-Mahes, B.7.1, découverte dans un espace sacré, de la 1 <sup>re</sup> moitié du 11 <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	Caisse de calcaire, 44/7/6 102/56,5	—	—	—	Inscription sur la tranche
*51	Enserune, Untermann, 2000, découverte fortuite	?	—	Trois points	e. ?, interprété comme suffixe par Untermann	—
52	Corral de Saus, G.7.1, remplissage d'une tombe dans une nécropole, 1 <sup>er</sup> - 11 <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	Bloc, calcaire, (25)/(21)/(19)	—	Petit trait ?	—	—
*53	La Alcañia de Elche, G.12.1, dans niveau « F » (1 <sup>er</sup> -11 <sup>e</sup> siècle av. J.-C.)	Stèle ?, gris, (41)/(25)/17	Cheval	—	—	—
54	El Salobral, G.17.1, remploi	Bloc, calcaire, 48,5 à 50/81,5 à 77/16	—	Barre haute	—	—

TEXTE	POSSIBLES NOMS DE PERSONNES, SUFFIXES ET ORIGO	aretake	eban	seltar	ekisifa	NOMBRE
**** seftu nsofs eage lta <sup>m</sup> ou - <sup>m</sup>	Seftuniofsear	—	—	seltar m i?	—	—
*hesesi**nkotarritaker *ni**nmi****	?	areitake	—	—	—	—
iubebarete neitiniunstir.kule sarc.arkiteibasc.	neitiniunstir kulesar-c arkiteibasc	—	e.? e.?	—	—	—
]· <sup>4</sup> rkibeal ou ]· <sup>4</sup> akiber[ (MLH) ]tirgitor[(FLERCHEZ, 1985.)	]· <sup>4</sup> rkibeal ou ]· <sup>4</sup> akiber[ tirgitor	—	—	—	—	—
ati <sup>4</sup> rilljeta	?	—	—	—	—	—
ati <sup>4</sup> uja <sup>4</sup> iskeunir. tinkan.berstano <sup>4</sup> a / s <sup>4</sup> sgbatitar. <sup>4</sup> itau <sup>4</sup> gr	ati <sup>4</sup> uia iskeunir	—	—	—	—	—

N°	LIEU, n° MLH, CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE	TYPE, MATÉRIAU, DIMENSIONS EN CM	DÉCOR	PONCTUATION	ABBREVIATION
55	Turiasso, K.8.1, découverte fortuite	Pierre, 63/32/?	—	Un ou deux points	—
56	Trebogu, K.10.1, découverte fortuite	Stèle ?, grès, (23,5)/(27,5) /15,5	—	—	—
57	Langa de Duero, K.12.1, découverte fortuite	Dalle de pierre, (38)/(46)/?	—	Trois points	—
58	Clunia, K.13.1, emploi dans la ville romaine	Stèle discoidale, calcaire, 61/44/?	Cavalier armé et boucliers	—	—
59	Clunia, K.13.2, perdue	Stèle discoidale, diamètre 50 cm	Un taureau et un homme armé	—	—
60	Clunia, K.13.3, découverte dans des feuilles de la basilique	Stèle calcaire, (90)/(20)/?	Peut être des traits suggérant un fronton	—	—
61	Ibiza, K.16.1, découverte fortuite	Stèle calcaire, 31/27/6,5	—	—	—
62	Uxama, K.23.1, découverte fortuite	Stèle discoidale, calcaire, (28)/(64)/15	—	—	—
63	Iuliobriga, K.26.1	Stèle calcaire, (65)/38/25	—	—	G

TEXTE SOULIGNÉ OU ENCADRÉ	TEXTE	POSSIBLES NOMS DU DÉFUNT	POSSIBLES NOMS DE FAMILLE OU DU PÈRE	FILIATION	ORIGO
Peut-être un cadre	<u>mat</u> . <u>abiliko</u> [ <u>man</u> g̃ <u>saulcin</u> *] kum.n[---]*s*]---	mat msn[ku]s	abiliko[ aulein*]		
	matiku  ri	matiku m	---	---	---
La première ligne est courbe	retukeno.esto **bel̃tis ou kel̃tis	retukeno (GSg)	---	kel̃tis?	---
---	kaabaarinos	kaabaarinos	---	---	---
---	mukuukaiaiu	mukuukssiu	---	---	---
---	**ro*		---	---	---
Les lignes 1, 4 et 5 sont encadrées et les lignes 2 et 3 sont soulignées	tirtanos <u>abulokum</u> <u>lesontun</u> <u>osk̃g̃d̃i</u> kios	tirtanos (NSg)	abulokum (GPI) letontunos (GSg)	ke(̃ntis)	bel̃kios (NSg)
---	<u>arekubar</u>	arekubar  ?	---	---	---
---		LICVIAMI GMONIM AM	lic(---) Viami (GSg)	G(̃ntis)	---

## Abréviations

- CIL II<sup>2</sup>/14** ALFÖLDY, G., CLAUSS, M. et MAYER, M. (éd.) (1995), *Corpus Inscriptionum Latinarum. Vol. secundum : Inscriptiones Hispaniae Latinae. Editio altera. Pars XIV. Conuentus Tarraconensis, fasciculus primus, pars meridionalis conuentus Tarraconensis*, fasc. 1, Berlin-New York.  
**ILLRP** *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae* (voir DEGRASSI, 1957).  
**IRC** *Inscriptions romaines de Catalogne* (voir FABRE et al., 1991 a).  
**ILLRP<sup>2</sup>** *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae, dans Epigrafia : actes du colloque en mémoire de Attilio Degrassi* (Collection de l'École française de Rome, 143), Rome, 1991, pp. 241-491.  
**MLH** *Monumenta Linguarum Hispanicarum* (voir UNTERMANN, 1990 et 1997).  
**RIT** *Die römischen Inschriften von Tarraco* (voir ALFÖLDY, 1975).

234

## BIBLIOGRAPHIE

- ABASCAL PALAZÓN, Juan Manuel (1995), «La temprana epigrafía latina de Carthago Nova», dans F. BELTRÁN LLORIS (éd.), *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en Occidente. Actas del Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del Occidente mediterráneo (siglos II a. E. - I d. E.)*, Zaragoza, 1992, Saragosse, pp. 139-149.  
 ABASCAL PALAZÓN, Juan Manuel et RAMALLO ASENSIO, Sebastián F. (1997), *La ciudad de Carthago Nova : la documentación epigráfica*, Murcia.  
 ALFÖLDY, Geza (1975), *Die römischen Inschriften von Tarraco* (Madrider Forschungen, 10), Berlin.  
 AQUILUÉ, Xavier et VELAZA, Javier (2001), «Nueva inscripción ibérica ampuritana », *Palaeohispanica*, 1, pp. 277-289.  
 ARASA I GIL, Ferran (1989), «Una estela ibèrica de Bell-Lloc (la Plana Alta)», *Archivo de Prehistoria Levantina*, 19, pp. 91-99.  
 ARASA I GIL, Ferran (2001), *La romanització a les comarques septentrionals del litoral valencià, poblament ibèric i importacions itàliques en els segles II-I aC* (Serie de Trabajos Varios, 100), Valence.  
 ARASA I GIL, Ferran et IZQUIERDO, Isabel (1998), «Estela antropomorfa con inscripción ibérica del Mas de Barberán (Noguera, Teruel)», *Archivo Español de Arqueología*, 71, pp. 79-102.

- ARASA I GIL, Ferran et IZQUIERDO, Isabel (1999), «La imagen de la memoria. Antecedentes, tipología e iconografía de las estelas de época ibérica», *Archivo de Prehistoria Levantina*, 23, pp. 259-300.
- ARENAS, Jesús, DE BERNARDO STEMPEL, Patrizia, GONZALES, María Cruz et GORROCHATAGUI, Joaquín (2001), «La estela de RETUGENOS (K.12.1) y el imperativo celtibérico», *Emerita*, 69 (2), pp. 307-318.
- BELTRÁN LLORIS, Francisco (1980), *Epigrafía latina de Saguntum y su territorium*, Valence.
- BELTRÁN LLORIS, Francisco (1993), «La epigrafía como índice de aculturación en el valle medio del Ebro (s. II a. e. - II d. e.)», dans J. UNTERMANN et F. VILLAR (éds.), *Lengua y cultura en la Hispania prerromana (1989)*, Salamanque, pp. 235-272.
- BELTRÁN LLORIS, Francisco (1995), «La escritura en la frontera. Inscripciones y cultura epigráfica en el valle medio del Ebro», dans F. BELTRÁN LLORIS (éd.), *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en occidente. Actas del Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del occidente mediterráneo: siglos II a. E. - I d. E. (Zaragoza, 1992)*, Saragosse, pp. 169-195.
- COMAS, Montserrat, PADROS, Pepita et VELAZA, Javier (2001), «Dos nuevas estelas ibéricas de Badalona», *Palaeohispanica*, 1, pp. 291-299.
- CUMONT, Franz (1942), *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris.
- DEGRASSI, Attilio (1957), *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae (ILLRP)*, Florence.
- DE HOZ, Javier (1986), «La epigrafía celtibérica», *Reunión sobre epigrafía hispánica de época romano-republicana (1983)*, Saragosse, pp. 43-102.
- DE HOZ, Javier (1993), «La lengua y la escritura ibéricas, y las lenguas de los iberos», dans J. UNTERMANN et F. VILLAR (éds.), *Lengua y Cultura en la Hispania Preromana. Actas del V coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica (Colonia, 1989)*, (Acta Salmanticensia, 251), Salamanque, pp. 635-666.
- DE HOZ, Javier (1995), «Escrituras en contacto: ibérica y latina», *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en Occidente*, Saragosse, pp. 57-84.
- DE HOZ, Javier et LUJÁN, Eugenio (2001), «Bibliografía de inscripciones ibéricas no recogidas en *MLH 1*», *Palaeohispanica*, 1, pp. 355-367.

- ESTEVE GÁLVEZ, FRANCISCO (1989), «La lapida ibérica de Cabanes», *Archivo de Prehistoria Levantina*, 19, pp. 103-115.
- FABRE, GEORGES, MAYER, MARC et RODÁ, ISABEL (1991 a), *Inscriptions romaines de Catalogne, I*, Barcelone (sauf Barcino), Paris.
- FABRE, GEORGES, MAYER, MARC et RODÁ, ISABEL (1991 b), *Inscriptions romaines de Catalogne, III*, Gérone, Paris.
- FLETCHER VALLS, DOMINGO (1985), *Textos ibéricos del Museo de Prehistoria de Valencia*, (Serie de Trabajos Varios, 81), Valence.
- FLETCHER VALLS, DOMINGO et GISBERT, JOSEP A. (1994), «Hallazgo de una inscripción ibérica en el Camí del Molí (Terrateig, la Vall d'Albaida)», *Archivo de Prehistoria Levantina*, 21, Valence, pp. 343-354.
- GUITART, JOSEP, JOAQUIM PERA, MARC MAYER et JAVIER VELAZA (1996), «Noticia preliminar sobre una inscripción ibérica encontrada en Guissona (Leida)», *La Hispania prerromana. Actas del VI Coloquio sobre lenguas y culturas prerromana de la Península Ibérica*, Salamanca, pp. 163-170.
- IZQUIERDO, ISABEL (2000), *Monumentos funerarios ibéricos: los pilares-estela*, (Serie de Trabajos Varios, 98), Valence.
- MARCO SIMÓN, FRANCISCO (1978), *Las estelas decoradas del convento Caesaraugustano i Cluniense* (Caesaraugusta, 43-44), Saragosse.
- OLIVER FOIX, ARTURO (1995), «Las estelas monolíticas ibéricas, una aproximación a su problemática», *Espacio, Tiempo y forma, serie 1, Prehistoria y Arqueología*, t. 1x, Madrid, pp. 225-238.
- PENA GIMENO, MARÍA JOSÉ (1999), «Algunas consideraciones sobre la epigrafía funeraria de Carthago Nova», *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina (1997)*, Rome, pp. 465-475.
- SOLIER, YVES (1968), «Une tombe de chef à l'oppidum de Pech Maho (Sigean, Aude)», *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1, pp. 7-37.
- STYLOW, ARMIN U. (1995), «Los inicios de la epigrafía latina en la Bética. El ejemplo de la epigrafía funeraria», dans F. BELTRÁN LLORIS (éd.), *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en Occidente. Actas del Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del occidente mediterráneo, siglos II a. E. - I d. E.* (Zaragoza, 1992), Saragosse, pp. 219-238.
- STYLOW, ARMIN U. (2002), «La epigrafía funeraria en la Bética», dans D. VAQUERIZO (éd.), *Espacios y usos funerarios en el Occidente romano* (2 vol.), Cordouc, pp. 353-368.

- UNTERMANN, Jürgen (1984), «Inscripciones sepulcrales ibéricas», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonenses*, 10, Castellón, pp. 111-119.
- UNTERMANN, Jürgen (1990), *Monumenta Linguarum Hispanicarum. III. Die iberischen Inschriften aus Spanien. 1-2*, Wiesbaden.
- UNTERMANN, Jürgen (1997), *Monumenta Linguarum Hispanicarum. IV. Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden.
- UNTERMANN, Jürgen (2000), «L'inscription sur pierre d'Ensérune, conservée dans le musée de Cruzy (Hérault)», *Achéologie en Languedoc*, 23, pp. 107-110.
- VALLADOLID MOYA, Juana (1998), «La estela inscrita ibérica conocida como "lápida de Liria": una nueva lectura», *Veleia*, 15, pp. 241-256.
- VELAZA FRIAS, Javier (1993), «Una nueva lápida ibérica procedente de Civit (Tarragona)», *Pyrenae*, 24, pp. 159-165.
- VELAZA FRIAS, Javier (1994), «Iberisch -eban, -teban», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 104, pp. 142-150.
- VELAZA FRIAS, Javier (1996), «Epigrafía funeraria ibérica», *Estudios de lenguas y epigrafía antiguas*, 2, p. 251-282.
- VELAZA FRIAS, Javier (2001 a), «*Chronica epigraphica iberica II: novedades y revisiones de epigrafía ibérica (1995-1999)*», dans F. VILLAR, María del Pilar FERNÁNDEZ ALVAREZ (éds.), *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania*, Salamanca, pp. 660-661.
- VELAZA FRIAS, Javier (2001 b), «En torno a la tradición manuscrita de la epigrafía: MLH F.3.3 y el manuscrito de Dempere», *Studia Philologica Valentina*, 5, pp. 235-239.

**MOTS-CLÉS**

ANTIQUITÉ, IBÈRES, CELTIBÈRES, LANGUE, ÉPIGRAPHIE, FUNÉRAIRE.